

Claval, Paul

Le Rôle des écoles géographiques dans le développement de la discipline

Organon 14, 157-162

1978

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Paul Claval (France)

LE RÔLE DES ÉCOLES GÉOGRAPHIQUES DANS LE DÉVELOPPEMENT DE LA DISCIPLINE

On utilise souvent des concepts imparfaitement définis: il en va ainsi de celui d'école. L'imprécision du langage est une faiblesse qu'il convient de pourchasser; elle témoigne aussi des transformations incessantes de la connaissance et du progrès des idées nouvelles; elle dénote l'émergence des problèmes et offre une voie originale pour les cerner. C'est ce que nous voudrions montrer à propos du terme d'école: dans quels contextes est-il employé? Comment s'explique la diversité des acceptions qui lui sont conférées? Cela ne traduit-il pas une transformation profonde des conditions de développement de la discipline?

I. LES ÉCOLES NATIONALES

1. On parle d'abord d'école pour souligner la cohésion des groupes de géographes appartenant à une même nation: il semble tout naturel d'attirer l'attention sur ce que les géographes allemands, par exemple, ont en commun; est-il façon plus simple de la faire que de dire qu'il y a une école allemande de la géographie?

L'expression d'école nationale n'implique alors aucune idée précise sur les conditions dans lesquelles la pensée géographique s'organise et se développe. C'est une façon commode de grouper dans une même case les gens qui vivent dans un même milieu, dépendent d'organisations similaires, ont à faire face à des problèmes analogues. Comme la plupart des institutions universitaires et des centres de recherche sont structurés dans des cadres nationaux, il peut sembler utile de procéder à l'étude de l'histoire de la géographie en procédant par nations: sur le plan de la coordination internationale des tâches, on réduit ainsi les difficultés au minimum et on peut arriver à produire rapidement des monographies intéressantes. Mais l'étude par écoles nationales est-elle capable de faire comprendre le dynamisme interne de la discipline? L'analyse des divers sens du mot école fait saisir l'intérêt et les limites d'une telle démarche.

2. Revenons à la géographie allemande. Il s'agit de l'école la plus ancienne du monde, mais son histoire n'est pourtant pas très longue. On peut lui chercher des antécédents jusqu'au XVI^e siècle, souligner l'originalité de l'œuvre de Varenius, mais on doit convenir qu'il n'y a guère d'école en Allemagne avant Humboldt et Ritter et la formation d'un milieu cohérent de spécialistes ne se réalise que dans les années 1870, avec la fondation des chaires de géographie dans les grandes universités¹. On parle aussi volontiers d'école française que d'école allemande, mais le mouvement qui a constitué la première est beaucoup plus tardif: il date des années 1890 ou 1900 et doit beaucoup à l'impulsion de Vidal de la Blache². A la même époque, l'école russe présente déjà des traits que la Révolution d'Octobre n'effacera pas³ — le souci des études intégrées et l'attention portée au climat, aux sols et à la végétation. En Amérique, la géomorphologie est déjà vivante grâce à l'impulsion donnée par les explorations de l'Ouest et par William Morris Davis, mais dans les autres domaines, l'image n'est pas encore fixée. C'est entre les deux guerres mondiales que les physionomies des écoles anglo-saxonnes achèvent de se préciser: la géographie humaine américaine s'oriente à la fois vers l'économie et vers l'analyse des faits culturels⁴; les grands noms sont rares dans la géographie britannique, mais la qualité d'ensemble des travaux est élevée grâce à l'accent mis sur l'étude de terrain et sur un empirisme efficient⁵.

Dès qu'on quitte les très grands pays, il convient d'être plus prudent dans cet usage du terme école. En Suède, deux dominantes tôt apparues contribuent à donner à la recherche une indiscutable cohérence: les grands explorateurs polaires ont développé la connaissance des milieux froids, cependant que depuis Sten de Geer, l'analyse du peuplement et des activités économiques est menée avec un souci exemplaire de rigueur⁶. En Italie, les travaux sur l'habitat rural ou ceux sur les avances et reculs glaciaires donnent une coloration commune aux recherches, mais il n'y a pas de contribution décisive⁷. Ailleurs, les éléments d'unité paraissent plus fragiles. Ils tiennent à la marque d'une personnalité — Cvijic⁸ en Yougoslavie, ou plus près de nous, Orlando Ribeiro au Portugal; ils traduisent l'influence d'un maître étranger (Humboldt au Mexique) ou de deux (Ratzel et Vidal de la Blache en Roumanie)⁹. Ailleurs, les voies empruntées sont divergentes: il y a en Suisse une géographie romande de

¹ R. Hartshorne, *The Nature of Geography. A Critical Survey of Current Thought in the Light of the Past*, Lancaster, Pa, Association of American Geographers, 1939, VI-482 p.; R. E. Dickinson, *The Makers of Modern Geography*, London, Routledge et Kegan Paul, 1969, XIV-305 p.

² P. Claval, *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*, Paris, les Belles Lettres, nouv. édition, 1976, 201 p.

³ J. M. Hooson, *The Development of Geography in Pre-soviet Russia*, «Annals, AAG», vol. 58, 1968, pp. 250-272.

⁴ R. E. Dickinson, *Regional Concept. The Anglo-american Leaders*, London, Routledge et Kegan Paul, 1976, XXI-408 p.; P. E. James, C. F. Jones, J. K. Wright (eds.), *American Geography: Inventory and Prospect*, Syracuse, N. A., Syracuse University Press, 1954, 590 p.

⁵ E. W. Gilbert, *British Pioneers in Geography*, Newton Abbot, David and Charles, 1972, 217 p.; T. W. Freeman, *The Geographer's Craft*, Manchester University Press, 1967, 204 p.

⁶ T. W. Freeman, *op. cit.*

⁷ L. Gambi, *Esquisse d'une histoire de la géographie en Italie*, [in:] *Travaux de géographie fondamentale*, Paris, les Belles Lettres, 1974, 210 p., pp. 9-39.

⁸ T. W. Freeman, *op. cit.*

⁹ I. Sandru, V. Cucu, *The Development of Geographical Studies in Rumania*, «The Geographical Journal», vol. 132, 1966, pp. 43-47.; V. Tufescu, O. Herbst, *Le développement de la géographie en Roumanie et l'activité de l'Institut de géographie*, «Revue roumaine de géologie et géographie», série Géographie, vol. 10, 1966, pp. 115-118.

tradition française et une géographie alémanique de tradition allemande¹⁰. Dans beaucoup de pays, la géographie est trop jeune encore, ou trop hésitante, pour qu'on puisse y lire les traits appuyés qui autorisent à parler d'une école.

La géographie n'est donc pas universellement structurée par écoles nationales. Dans l'espace, le phénomène demeure limité aux pays où la discipline s'est fortifiée le plus tôt. Dans le temps, on constate que l'apparition de milieux cohérents de spécialistes est partout postérieure à 1850. De nos jours, les idées nouvelles se répandent vite, les méthodes les plus efficaces sont très rapidement adoptées. Les manières de penser inaugurées par la révolution quantitative n'ont jamais été le monopole d'une école nationale: elles ont été d'emblée partagées entre les pays anglo-saxons et les pays scandinaves; elles bouleversent maintenant la recherche aussi bien en Europe de l'Ouest qu'en Europe de l'Est. Les réalités exprimées par l'idée d'école nationale apparaissent ainsi comme spécifiques d'une certaine période de l'histoire de la géographie, celle qui va de 1875 à 1950.

II. LES ÉCOLES DE PENSÉE

On emploie aussi le terme d'école pour marquer, au sein d'un même pays, l'unité de groupes cimentés par une inspiration, une méthodologie ou une philosophie communes. On ne peut alors parler d'école nationale qu'en mettant l'accent sur les points de convergence qui existent entre des tendances par ailleurs diverses. John Leighly¹¹ a justement souligné la diversité des courants qui ont toujours traversé la géographie allemande, mais vues de l'étranger, les similitudes l'emportent sur les oppositions: le paysage joue un rôle primordial; l'approche est modelée sur celle qu'emploient les sciences naturelles; l'histoire tient une place importante¹². Les courants qui n'entrent pas dans ce cadre n'ont guère d'écho en Allemagne, même s'ils y sont nés — le destin de l'œuvre de Walter Christaller le prouve.

En France¹³, les différentes écoles ont en commun le souci de l'histoire, l'attention accordée à l'échelle régionale et l'importance reconnue depuis longtemps aux forces sociales. A la différence de l'Allemagne, les diverses tendances cohabitent mal: le courant dominant, celui qui va de Vidal de Blache à Demangeon et aux autres maîtres actuels des Universités parisiennes est trop fort; les autres, même s'ils sont aussi originaux que ceux animés par Le Play, par Levasseur ou par Brunhes, s'effacent, à moins qu'ils ne s'enracinent en province, comme Raoul Blanchard en démontre la possibilité.

Aux Etats-Unis, les Universités du Middle West étaient à la pointe de la recherche

¹⁰ J.-L. Piveteau (ed.), *la Recherche géographique en Suisse*, Paris, les Belles Lettres, 1967, 153 p.

¹¹ J. Leighly, *Methodological Controversy in Nineteenth-Century German Geography*, «Annals, Association of the American Geographers», vol. 28, 1938, pp. 238-258.

¹² R. Hartshorne, *The Concept of Geography as a Science of Space from Kant to Humboldt and Hettner*, «Annals, Association of the American Geographers», vol. 48, 1958, pp. 97-108; D. Bartels, *Zur wissenschaftstheoretischen Grundlegung einer Geographie des Menschen*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1968, 225 p.; G. Hard, *Die «Landschaft» der Sprache und die «Landschaft» der Geographen. Semantische und forschungslologische Studien zu einigen zentralen Denkfiguren in der deutschen geographischen Literatur*, Bonn, Dümmlers, 1970, 278 p.; J. Schmithusen, *Allgemeine Geosynergetik*, Berlin, Walter de Gruyter, 1976, XII-349 p.

¹³ A. Meynier, *Histoire de la pensée géographique en France*, Paris, P.U.F., 1969, 224 p.; A. Buttimer, *Society and Milieu in the French Geographic Tradition*, Chicago, Rand McNally, 1971, XIV-226 p. On se reportera également à la thèse de V. Berdoulay (Berkeley 1974), malheureusement encore inédite.

sociale au début de ce siècle¹⁴. C'est là que la géographie humaine américaine se forme et définit les démarches qui lui donnent une cohérence indiscutable et en font une école nationale; elle fait la part belle aux travaux de terrain et à l'analyse de la réalité économique; elle est déjà très sensible aux différentes échelles des structures géographiques.

L'école de Berkeley se rattache par ses origines à ce courant: Carl O. Sauer¹⁵ a fait ses classes dans le Middle West pour lequel il garde une profonde tendresse. Sous l'influence de la pensée allemande et des ethnologues dont il fait la rencontre en Californie, sa curiosité se modifie; il pratique toujours les relevés minutieux et s'appuie sur le paysage pour fonder ses interprétations, mais il met l'accent sur les faits de culture.

La géographie américaine offre ainsi, à partir des années 1920, l'image de deux rameaux issus d'un même tronc: le premier, le plus nourri, ne mérite sans doute pas d'être qualifié d'école — ce n'est guère l'usage, en tout cas: ceux qui s'y rattachent n'ont pas le sentiment de défendre des positions originales. Le second, moins nombreux, est beaucoup plus typé. A sa tête, un de ces chercheurs qui sont à la fois des éveilleurs de vocation, des remueurs d'idées et des théoriciens capables de dégager les principes qui éclairent une pratique.

Depuis vingt ans, les innovations se sont succédées dans la géographie américaine: il est facile de suivre leur diffusion à partir de Seattle ou de Chicago, mais sans qu'il soit possible de parler d'école¹⁶. La géographie contemporaine du monde anglo-saxon est construite autour d'un nouveau modèle: les tendances y sont multiples, mais des orientations dominantes arrivent à s'y imposer. Le principe de leur ordonnance n'est pas spatial: on a affaire à des groupes délocalisés, unis par la facilité des communications à distance, par la multiplicité des congrès et par l'échange de papiers de recherche dont certains restent à demi confidentiels.

Entre les deux façons d'employer le terme école, on sent des analogies: l'insistance sur des conceptions, des méthodes et une philosophie communes, le rôle d'un animateur parfois. Pourquoi alors l'organisation du monde scientifique par école n'a-t-elle eu qu'un temps?

III. LA SIGNIFICATION DES ÉCOLES DANS L'HISTOIRE DE LA PENSÉE GÉOGRAPHIQUE

1. L'épanouissement des écoles de géographie est contemporain de l'essor des nationalismes. Est-ce dans cette direction qu'il faut en chercher l'explication? A notre avis, non. Le phénomène est intimement lié à la dynamique générale de la pensée scientifique.

¹⁴ R. S. Platt (ed.), *Field Studies in American Geography*, Chicago, University of Chicago, Department of Geography, Research Paper n° 61, 1959, 405 p.

¹⁵ R. S. Platt, *The Rise of Cultural Geography in America*, [in:] *I.G.U. Eighth General Assembly and Seventeenth International Congress*, Washington 1952, Proceedings, pp. 485-490; C. O. Sauer, *The Education of a Geographer*, «Annals, Association of the American Geographers», vol. 46, 1956, pp. 298-299; J. Leighly (ed.), *Land and Life: a Selection from the Writings of Carl Ortwin Sauer*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1963, 435 p.; J. J. Parsons, *Carl Ortwin Sauer, 1889-1975*, «The Geographical Review», vol. 66, 1976, pp. 83-89.

¹⁶ P. Claval, *op. cit.*

La structure par écoles, dans les deux acceptions précises qu'on lui a reconnues, se généralise à un certain niveau du développement des moyens de la communication scientifique: elle caractérise un stade de l'évolution où l'apprentissage de la recherche ne peut encore se faire que sous la conduite d'un maître capable de synthétiser et de fondre les divers enseignements dont est faite la discipline. Les écoles constituent un aspect particulier des faits de diffusion hiérarchique familiers depuis longtemps aux sociologues et depuis peu aux géographes.

Toutes les disciplines scientifiques n'ont pas offert à l'épanouissement d'écoles un aussi large terrain que la géographie; là où la méthode expérimentale s'est imposée très vite, les divergences qui traduisent le poids de la personnalité d'un maître sont sans doute moins grandes — elles demeurent insuffisantes pour que s'affirment des traditions nationales autonomes. Il en va de même dans les domaines qui ont su arriver rapidement à la formalisation de leurs démarches. La géographie classique s'est refusée à cette axiomatisation; elle affirmait que l'appréhension de la diversité régionale était davantage affaire de finesse que d'analyse standardisée.

La fin de la structure par écoles résulte de la transformation des institutions universitaires (qui réduit le pouvoir d'une minorité de mandarins) et du progrès des techniques de la communication (qui permet à des personnes dispersées de participer au même moment aux mêmes inquiétudes et aux mêmes recherches). Elle provient aussi des novations méthodologiques et de l'accent mis sur les approches théoriques.

Tant que l'unité du savoir scientifique n'est pas encore assez marquée pour que les écoles s'effacent, les filtrages qui expliquent leurs contours vont souvent dans le sens des curiosités locales ou des institutions de ces pays: ainsi s'explique l'accord profond que l'on remarque parfois entre une école nationale et l'esprit du pays qui l'a vu éclore. Ainsi se marque aussi l'influence des praxis géographiques populaires.

2. La réflexion sur les sens donnés au terme école nous montre qu'il y a, dans l'histoire de la pensée géographique, toute une série de strates: la période des écoles en est une. Nous sommes témoins du passage à une autre: la pensée géographique s'ordonne désormais par chapelles largement dispersées, elle est balayée par des mouvements rapides. Cela traduit l'affaiblissement des circuits traditionnels de la communication scientifique, et l'apparition de la «big science», au sens de Tery Clark. Comme l'a montré David Sopher dans un article récent¹⁷, la recherche tend désormais à se développer plus vite dans les aires centrales des espaces intellectuels, alors que la floraison d'une école pouvait se faire dans l'isolement de la périphérie.

Avant l'émergence, au XIX^e siècle, de la géographie universitaire, il existait dans les pays européens, des institutions chargées de collecter et d'interpréter les données nécessaires à la pratique de l'administration: il s'agissait d'une géographie statistique, souvent pratiquée par des économistes.

Si l'on regarde plus loin encore, on trouve une connaissance populaire des lieux,

¹⁷ D. Sopher, J. S. Duncan, Brahman and Untouchable: the Transactional Ranking of American Geography Departments, Syracuse, Syracuse University, Department of Geography, «Discussion Paper Series», n^o 10, 1975, 39 p. multigraphiées.

une géosophie dont l'origine et l'évolution sont difficiles à cerner, mais qui constituent une des composantes des écoles nationales.

3. Le modèle que nous proposons pour interpréter l'histoire de la pensée géographique reconnaît donc une série de phases: géosophie ou géographie vernaculaire — géographie statistique — géographie des écoles, ou universitaire — géographie des mouvements universels de pensée qui est aussi celle de la multiplication des institutions de recherche. Il s'agit de strates plus que de périodes faciles à limiter dans le temps.

Ecrire l'histoire d'une école nationale, cela revient alors à préciser la part qui revient à chacune de ces couches profondes dans le développement de la pensée géographique du pays; cela implique l'analyse de leurs relations réciproques: ici, il y a discontinuité, là, influence; dans certains pays, la géographie universitaire s'inspire largement des connaissances statistiques et des procédures et concepts développés à leur propos (en Allemagne, en Russie); ailleurs, en Italie¹⁸ ou en France¹⁹ par exemple, on préfère le modèle universitaire allemand aux traditions nationales d'inspiration statistique et économique; dans les pays colonisés, la coupure entre la géographie vernaculaire et la géographie d'inspiration statistique ou universitaire est plus profonde qu'ailleurs.

Ecrire l'histoire d'une école nationale pose, au delà du repérage des strates et de leurs particularités, une question plus fondamentale: existe-t-il derrière les facettes qui se succèdent, des traits qui donnent à l'ensemble une unité réelle et permettent de parler d'un génie scientifique national? Il n'y a sans doute pas de réponse universelle à cette question.

¹⁸ L. Gambi, *op. cit.*

¹⁹ On se reportera à la thèse de V. Berdoulay.